

Doué d'une intelligence hors ligne et d'une imagination vive, il appliquait l'une et l'autre uniquement au mal et, dévoré par la soif des plaisirs de toute nature, par l'ambition de mener la grande vie, il s'était promis d'arriver à la fortune, à une fortune énorme, à quelque prix que ce fût, fallût-il risquer sa tête pour atteindre le but, et nous savons déjà qu'il se tenait parole.

Dans le monde il se donnait pour journaliste.

En cela il ne mentait pas complètement.

Il faisait en effet sinon du journalisme du moins du reportage, dans une petite feuille, et se livrait à ce travail, moins pour le très mince profit qu'il en pouvait tirer que pour avoir droit de placer sur sa carte, au-dessous de son nom, ces trois mots :

RÉDACTEUR AU "SCORPION"

Ce qui lui donnait, croyait-il, une certaine importance dans le monde qu'il fréquentait, et mettait à sa disposition des billets de spectacle et des entrées dans les cafés-concerts, les bals, etc...

Maurice Vasseur n'avait point de fortune, mais il touchait une pension mensuelle fournie par une personne encore inconnue de nos lecteurs et qui doit tenir une grande place dans ce récit.

Il jouait beaucoup, en outre, avec une chance singulièrement persistante, et grâce à ses gains habituels il établissait l'équilibre entre ses dépenses et ses ressources.

Laissons l'assassin faire sa toilette et se préparer à sortir. Retournons au cimetière du Père Lachaise et suivons les traces de l'inconnu au paletot fourré que nous avons vu s'agenouiller sur une tombe, y déposer une couronne, puis prendre un intérêt manifeste à l'enquête commencée au sujet du drame effroyable dont le tombeau de la famille Kourawieff avait été le théâtre.

Peut-être nos lecteurs se souviennent-ils que le commissaire de police, au moment où il invitait les témoins à attendre dans les bureaux du conservateur du cimetière, avait jeté un coup d'œil sur le groupe qui l'entourait, et demandé ce qu'était devenu le curieux, confortablement vêtu, remarqué par lui au milieu des ouvriers quelques minutes auparavant.

S'ils se rappellent cela, ils n'ont certainement pas oublié que Cabriol, le contremaitre des marbriers, interrogé à ce sujet, répondait textuellement ceci :

—Monsieur le commissaire, il vient de partir, mais il n'avait rien vu, étant arrivé après la découverte pour nous questionner... Il restait là en flâneur... histoire de se balader un peu...

XVI

En effet, après avoir jeté un coup d'œil dans l'intérieur du monument funèbre et aperçu le visage de la femme assassinée, ce qui l'avait fait violemment tressaillir, l'homme aux fourrures s'était retiré, marchant au départ comme à l'arrivée, sans précipitation, d'un pas égal, d'un air indifférent, mais la tête penchée sur la poitrine, tandis que ses traits contractés exprimaient une angoisse profonde.

Il conserva sa démarche lente et son attitude de flâneur insouciant jusqu'à la grille du cimetière ; mais, aussitôt qu'il en eut franchi le seuil, son allure se modifia brusquement, et ce fut d'un pas rapide comme celui d'un jeune homme allant à un rendez-vous d'amour qu'il remonta le boulevard jusqu'à la rue Oberkampf.

Au point d'intersection du boulevard et de cette rue se trouve une place de voitures.

Il monta dans un fiacre.

—A la course ou à l'heure ? demanda le cocher.

—A la course, répondit-il.

—Où allons-nous ?

—Rue Béranger. Vous m'arrêterez au coin, près du boulevard du Temple.

—Le cocher fouetta son cheval, et au bout de dix minutes fit halte à l'endroit indiqué.

L'homme mit pied à terre, paya sa voiture et s'engagea dans la rue Béranger.

Arrivé au numéro 18, il entra, suivit un couloir et

monta vivement l'escalier d'un corps de bâtiment situé dans la cour, entre la maison de la rue Béranger et celle dont la façade s'élève sur le boulevard du Temple.

Arrivé au troisième étage, il tira de sa poche une clef et ouvrit l'une des deux portes qui se trouvaient sur le carré et donnaient accès dans deux appartements séparés.

Il entra dans une antichambre sombre, communiquant avec une salle à manger qu'il traversa pour arriver à une salle à coucher meublée d'un lit, d'une armoire à glaces, d'une table de toilette et de quatre chaises.

Ce mobilier, d'une excessive simplicité mais d'une propreté irréprochable, était en bois de noyer.

Les rideaux de la fenêtre donnant sur la cour étaient en damas de laine de couleur sang de bœuf.

Des rideaux de même étoffe et de même couleur enveloppaient le lit derrière lequel, réunis par une couture solide, ils cachaient entièrement la muraille.

Le papier de la chambre, imitant le chêne verni, formait des panneaux comme ceux qu'on voit assez souvent dans les salles à manger bourgeoises, ce qui produisait un effet singulier et faisait supposer que le propriétaire, guidé par une louable économie, louable au point de vue de ses intérêts personnels, s'était servi, pour tapisser cette pièce, d'un solde de vieux papier acheté au rabais.

L'homme aux fourrures referma la porte, s'approcha du lit, le tira en avant, passa derrière, dans la ruelle improvisée, se glissa sous les rideaux soulevés et, se courbant jusqu'à terre, promena sa main sur le parquet.

Ayant trouvé ce qu'il cherchait à tâtons, il appuya son pied sur une feuille de ce parquet et opéra une forte pression.

Alors une chose singulière se produisit

Un compartiment du parquet, mesurant environ deux pieds carrés, compartiment sur lequel était placé l'homme aux fourrures, s'abaissa lentement, et l'inconnu descendit avec elle, comme au théâtre un acteur descend par une trappe anglaise dans le deuxième ou le troisième dessous.

Cette trappe s'arrêta au moment où la tête seule de l'homme émergeait encore du trou pratiqué dans le parquet.

L'homme sortit un bras ; le lit, ramené à sa position normale, dissimula complètement l'ouverture béante.

Ceci fait, le trapillon reprit son mouvement de descente et s'arrêta de nouveau au bout de quelques secondes, sans choc et sans secousse.

De profondes ténèbres enveloppaient l'inconnu.

Sa main droite chercha quelque chose sur la muraille qui lui faisait face et rencontra bientôt un bouton de métal qu'elle pressa fortement.

Un craquement sec se fit entendre.

Le mur, tournant sur ses gonds invisibles, s'ouvrit comme les battants d'une armoire et la lumière remplaça l'obscurité.

L'homme sortit alors de l'espèce de cheminée dans laquelle il se trouvait.

Le plateau grâce auquel il était descendu remonta d'un mouvement lent et régulier, et ferma hermétiquement l'ouverture déjà cachée par le lit à l'étage supérieur.

L'homme alors repoussa les deux pans de boiserie qui s'étaient entr'ouverts pour lui livrer passage.

Un craquement sec se fit entendre de nouveau et, quand ces pans se furent rapprochés, l'œil le plus clairvoyant n'aurait pu découvrir les jointures de la porte secrète sous les panneaux qui décoraient une pièce de grandeur moyenne.

L'inconnu se trouvait à une étage au-dessous du sien, et dans le corps de logis dont la façade s'élevait sur le boulevard du Temple.

Rien de plus bizarre que la pièce dont il venait de franchir le seuil.

On eut dit le magasin d'un costumier de théâtre.

Des habillements de toute nature, depuis la blouse de l'ouvrier jusqu'au frac bordé du sénateur et à la soutane de l'ecclésiastique, depuis les loques sordides du mendiant jusqu'à l'uniforme battant neuf de l'officier, depuis la livrée coquette d'un valet de bonne

maison, jusqu'à la tenue correcte d'un gentleman allant dans le monde, et au complet du gommeux partant à cheval pour le bois de Boulogne, s'accrochaient à des patères scellées les unes à côté des autres dans la muraille.

Dans une armoire se trouvaient, des supports, de nombreuses perruques, véritables œuvres d'art imitant la nature à s'y méprendre.

Dans une autre, des coiffures variées, casquettes à trois ponts, chapeaux à haute forme et chapeaux mous, képis de soldat et d'officier, etc., etc...

En un clin d'œil l'inconnu quitta son vêtement.

Avec une rapidité non moins grande il revêtit un costume ecclésiastique qu'il compléta par une perruque grisonnante à tonsure, et par un chapeau plat à larges bords.

Ainsi déguisé et méconnaissable, il quitta l'appartement et descendit les deux étages qui le séparaient de l'allée conduisant d'un côté au boulevard du Temple et de l'autre à la cour au delà de laquelle se trouvait une issue sur la rue Béranger.

La maison n'avait de concierge que de ce côté.

L'inconnu sortit par le boulevard, descendit les marches qui se trouvent en face du théâtre Déjazet, et gagna la station de voitures de la place du Château-d'Eau, aujourd'hui place de la République.

Il prit un fiacre et donna l'ordre de le conduire à l'endroit où la rue de Grammont débouche sur le boulevard des Italiens.

Là il descendit de voiture et suivit pédestrement la rue jusqu'à l'Hôtel des Pays-Bas.

—Indiquez-moi, je vous prie, la chambre no 17... dit-il à un garçon de service.

Le garçon répondit en désignant un corps de bâtiment :

—De ce côté, monsieur... Escalier B... au deuxième Le faux ecclésiastique se dirigea vers l'escalier indiqué, gravit les marches et s'arrêta au second étage, en face d'une porte sur laquelle se voyait le numéro 17.

Il frappa.

Un pas se fit entendre à l'intérieur.

La porte s'ouvrit à moitié.

Un homme qui pouvait avoir cinquante ou cinquante-cinq ans, mais qui paraissait plus vieux que cet âge, se montra dans l'entre-baillement.

Cet homme avait des cheveux frisés, d'une blancheur de neige.

Il portait sa barbe entière, aussi blanche que ses cheveux et taillée en éventail.

En apercevant l'ecclésiastique il fit un pas en arrière ; son visage exprima la surprise et même l'appréhension.

—Ne vous trompez-vous pas, monsieur ? murmura-t-il.

Le prêtre répliqua en saluant :

—Je ne crois pas, car je demande monsieur Jules Thermis...

En entendant la voix qui venait de parler, le vieillard poussa une exclamation joyeuse, tandis que l'expression de sa physionomie se modifiait.

—Verdier ! fit-il en tendant les deux mains au nouveau venu.

Ce dernier mit vivement un doigt sur ses lèvres, entra et referma la porte derrière lui.

—Imprudent ! dit-il. Le nom de Verdier ne doit pas plus être prononcé que celui de Pierre Lartigues, le tien !

—C'est vrai, mais que veux-tu ?... La joie de te revoir après cinq années de séparation m'a fait oublier toute prudence... Je m'attendais si peu à ta visite...

—Tu ne sais donc rien ? demanda Verdier à voix basse.

—Rien... fit Pierre Lartigues avec inquiétude. Se passe-t-il quelque chose d'anormal ?

—Peut-on parler sans crainte d'être entendu ?

—Oui... J'occupe un appartement complet. Passons dans ma chambre à coucher... Elle est isolée et les murailles sont épaisses.

Lartigues conduisit son visiteur dans la pièce désignée et referma la porte.

—Ici tu peux parler librement, reprit-il. Puisque

tu m'
ne va
—C
—E
—R
—C
—A
—A
metur
—T
—N
—F
—P
Ma cl
ordre
consé
—T
monu
—A
nuit t
solitu
Ver
—T
site d'
—J
sais-tu
avec t
Que se
—H
il se
nous
quent
crets.
l'affair
—S
tiges
—N
nous,
qui po
Pour
que je
l'assas
—L
—O
d'appa
Lart
—H
—H
le cada
de bron
faire le
enquêt
L'ha
mains
sion de
Ver
—Ce
ont dé
—Co
—H
Kouraw
porte,
déclara
est ven
—Pa
tière ?
—Ce
inquiet
suis all
—Je
—O
—L
—U
en bille
—Qu
dans le
—En
l'intéri
et vide